APOLOGIE

DE L'HISTOIRE DES URINES AU SÉDIMENT BLEU

SUIVIE

D'UN COUP-D'ŒIL SUR LES SOURCES DES SCIENCES

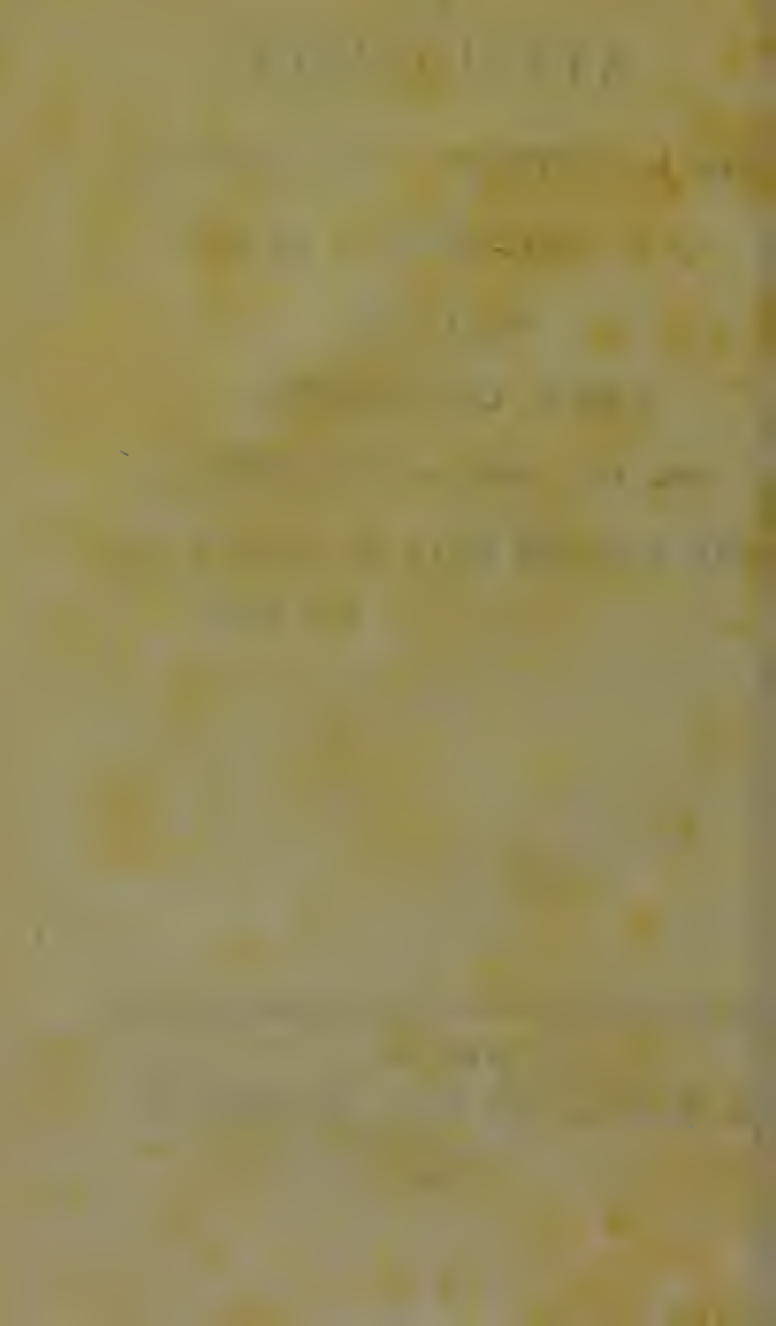
PAR WILLIAM BATT M. D. M. M. C.

Prof. Emérit.

GÊNES,

De l'Imprimerie de J. Giossi, place *delle Vigne*.

1810.



Le justement célèbre Professeur Baumes, dans les observations et remarques qu'il a placées à la suite d'une élégante et fidèle version de mon histoire des Urines au sédiment bleu, imprimée dans ses Annales Cliniques mois d'octobre et novembre 1809, a donné à l'aveu que j'avais fait de mon ignorance un peu plus d'extension que je ne voudrais; car je n'étais pas tant à l'obscur, qu'il m'a representé, de la composition chimique du sédiment, que j'avais analysé, ni de celle du sédiment verd qu'avait observé Plancus. Je savais bien, qu'une fois formé l'Acide Prussique (1) celui-ci, se rencontrant avec du fer oxidé à un degré moyen, pouvait produire le sédiment bleu dont il s'agit. Je savais encore, que le même Acide se rencontrant avec du fer oxidé à un degré supérieur, aurait dû précipiter le sédiment verd

(1) L'Acide Prussique peut se former des matières animales moyennant leur décomposition par le feu, par l'Acide nitrique, par les Alcali fixes ou par la putrefaction : pas autrement que je sache. Comment donc en pouvais-je expliquer la présence en cette Demoiselle ?

observé par Plancus, et même qu'un pareil sédiment verd aurait dû se présenter, si l'Acide Prussique sur-oxigéné par quelque cause, comme par le contact de l'Acide Muriatique oxigéné, eût rencontré du fer oxigéné au-delà du *minimum*. J'ai laissé en doute, si la couleur bleue se fût développée, ou non, dans les urines telles qu'elles ont été rendues. Il se peut que le Prussiate de fer n'ait été alors oxide qu'au *minimum*, et par conséquent blanc; et qu'il ait acquis dans le vase le degré d'oxidation nécessaire à l'évolution de la couleur bleue.

Mes difficultés, mon ignorance roulait entièrement sur le mode du procès, non pas sur les principes chimiques de ce sédiment, ni sur leurs affinités. Ce n'était pas en Chimiste, mais en Médecin que je ne savais pas me rendre compte des circonstances qui avaient concouru à faciliter ce procès dans le vivant; ni pourquoi il ait eu lieu seulement en cette demoiselle, à l'exclusion de tant de milliers d'individus, dont le système, selon les apparences, devrait être beaucoup plus que le sien chargé d'oxide de fer.

Mes connaissances sont beaucoup trop bornées pour que je puisse me rendre raison satisfaisante de la préparation, dans le vivant, des principes nécessaires à la production de ces sédiments, à leur développement, et à leur concours; et je crains même, que toutes les connaissances chimiques que nous possédons, ne sauraient faire disparaître mes difficultés. -- Il est vrai, que l'analyse des secrétions, une fois qu'elles sont hors du corps, a été portée à un degré respectable de perfection, mais on a fait peu ou point de pro-

grès vers leur synthèse (1). Pour effectuer celle-ci, il faut péremptoirement l'intervention des solides vivants. -- Il me paraît que le seul exemple du *pus* devrait suffire pour renverser le système humoral exclusif (2). Quel est le Chimiste qui peut dans ses vaisseaux produire du pus ? Le Médecin pourtant excitant par des moyens connus, et qui sont à sa disposition à-peu-près, un certain degré et modification d'action vitale dans les vaisseaux de l'animal vivant, peut provoquer la secrétion de pus à-peu-près en telle partie qu'il le veut du corps de l'homme le plus sain.

---

(1) L'élégant Condillac me semble quelquefois faire trop peu de cas de la synthèse. Il n'a pas réfléchi, que sans la synthèse sa couturière n'aurait jamais pu faire un corset. Il ne faut pas envisager l'analyse et la synthèse comme deux arts différens; ils ne sont que deux procédés, qui appartiennent au même art.

(2) Et il me semble non moins facile de renverser sans exception tous les systêmes médicales exclusifs qu'on a ventilé jusqu'à présent. On a subdivisé ces systêmes et les sectes qui leur appartiennent, chacun à son gré, et on a assigné à chaque division un nom téchnique et distinctif, plus ou moins approprié. Ne pourrait-on pas le réduire à quatre seulement. Aux Chimistes, aux Méchaniciens, aux Vitalistes et aux Fantastiques? Il me semble voir à la tête de ces derniers Théophraste, Bombast, Paracelse, et à la queue un tel Brown. -- Quand la Médecine aura acquis la perfection dont je la crois capable, il n'y aura plus, comme dans les autres sciences, qu'un systême, et point de secte.

Si l'on veut appeler celle-ci une opération chimique exercée par la vitalité, je dirai seulement, que *les opérations chimiques de la vitalité* sont bien autre chose, que celles que nous savons exécuter en nos laboratoires.

Plus les connaissances chimiques se perfectionneront, et plus celles des lois de la vitalité se développeront, plus on sera à porté à entrevoir les limites respectives de ces deux puissances, et même à s'assurer des points où elles semblent se mêler et se confondre. Il est à présumer que les Médecins éclairés, qui, comme M. Baumes, feront des recherches sur l'application de la Chimie à la Physiologie et à la Pathologie, seront les premiers à apprécier au juste ce qu'on doit attribuer à l'un ou à l'autre, à la Chimie ou à la Vitalité.

Il me semble que M. Baumes se formalise un peu (1) sur ce que la considération de la génésie du Prussiate bleu dans ces urines, ne m'ait pas conduit à reconnaître deux genres Nosologiques qu'il distingue par les noms de Cyanose, et Mélanose, associant à celle-ci l'Ictère jaune, ci-devant connue sous le nom de Melas-icterus. (2)

---

(1) Avec tout le mérite que je connais à Monsieur Baumes, et toute l'estime que je lui professe, il me pardonnera si je ne puis pas adapter mes idées médicales à un système exclusivement chimique. Si quelqu'un aurait pu me séduire sur ce point, ç'aurait été ce savant Professeur. On connaîtra mieux les raisons qui me déterminent sur ce point, d'après ce que j'ai exposé dans le Coup-d'œil sur les sources des sciences, qui se trouve à la suite de ces pages.

(2) Quand Condillac a dit, qu'on ne commence

Je puis avoir tort, car j'étais bien loin de prendre ce chemin là. -- La maladie, ou mieux le phénomène ou accident que j'entends par Cyanose, prend son nom de la couleur bleuâtre de la superficie du corps : couleur qui dans tous les cas dont j'ai eu connaissance, a semblé dépendre de l'imparfaite oxigénation du sang, qui à cause de quelque imperfection des organes, ne passait pas en juste proportion et tems, par le poumon pour y être oxygéné, et acquérir la couleur rouge du sang artériel. La cause perceptible de ce dérangement de la circulation est, comme je l'ai dit, une mal-conformation, usuellement connée, quelquefois acquise, et voilà la maladie véritable et protopathique ; la couleur n'est qu'une conséquence, un épigénomenon.

---

pas les sciences par des définitions, il n'a pas pour cela prétendu en bannir l'emploi. Il savait qu'on ne distingue les choses que par leurs qualités, et que l'énumération des qualités nécessaires à la distinction est une définition ; comme l'énumération de toutes les qualités en général est une description. En toutes les sciences on se prévaut au possible des définitions pour former des genres et des espèces. Quelle serait la définition d'un genre qui pourrait dans le même temps embrasser comme espèces la Cyanose par défaut d'oxidation du sang ; et la Cyanose par la formation du Prussiate bleu de fer dans le sédiment des urines ? ou celle de Mélanose, qui embrasserait Mélanose par vomissement de sang noir, et Mélanose par suffusion invétérée de bile sous l'épiderme ?

Accordant même le nom de Cyanose à cette maladie, en dois-je expliquer la Pathologie par la Chimie, plutôt que par le Mecanisme? Et puis comment la traiter? -- J'ai eu occasion d'observer seulement deux cas de Cyanose bien décidée. Personne ne doutait que le premier ne dût s'attribuer à un defaut conné d'organisation; mais on me le disputa à pluralité des voix dans le second, qui eut pour cause une mal-organisation acquise. L'ouverture du cadavre confirma mon jugement. Je suis bien fâché de n'avoir pas pu moi-même assister à la dissection. Ceux qui y ont été présents se sont bornés à attester le vice de conformation en termes trop généraux, sans en donner une description aussi particulière que le cas méritait.

Entre autres faits d'observation qui militent à faveur de l'oxigénation du sang du fétus par le moyen de la Placenta, on peut alléguer la couleur de ceux qui meurent dans la matrice; et qui tous sans cette oxigénation, devraient présenter le phénomène de la Cyanose.

Il paraît que M. Baumes ait pensé d'associer à son genre de Cyanose encore le sédiment bleu des urines, à cause purement de la couleur; mais les causes perceptibles, pathologiques de ces deux accidents de couleur, et les substances qui nous les présentent, semblent trop disparates pour se soumettre à une telle classification.

Je ne savais pas qu'on eût étendu le nom de Mélanose à l'Ictère noire, que les Grecs, et des autres à leur exemple, ont appelé Mélas-icterus-Galien dès son tems se plaint de la confusion que causait dans la Médecine (les *homonymes*) la

désignation de plusieurs choses disparates par une et la même dénomination; et il expose ces plaintes précisément en contemplation de ce nom Mélanose, qui par ses prédécesseurs et contemporains avait été appliqué à des états de maladie bien divers l'un de l'autre. -- Jusques-là pourtant le terme Mélanose n'avait été appliqué qu'à des maladies signalées par la couleur des matières évacuées soit par le vomissement, soit par les selles. -- Quant à l'Ictère noire, que M. Baumes désigne entre les Mélanoses, je n'ai reconnu, ni entendu appeler par ce nom, en quarante ans de pratique, autre maladie que la jaunisse invétérée; sous la persistence de laquelle, on voit la peau présenter une teinte foncée noirâtre, pendant que l'urine colore le linge en jaune. - J'ai ouvert quelques cadavres de personnes mortes en tel état, et je leur ai invariablement trouvé des lésions organiques du foie, ou de ses appendices. J'ai donc considéré ces lésions comme constituantes les maladies; sans pourtant nier, que l'air agissant sur la bile si superficiellement exposé, ne doive avoir contribué à la production de la teinte noirâtre.

Il faut bien distinguer entre ces opérations de l'affinité qui ont lieu également chez les vivans et chez les morts si les circonstances sont favorables, comme nommément le dévoleppement de la couleur rouge du sang par l'oxigéne, et celles qui, quoique possiblement chimiques en dernière analyse, n'ont jamais jusques à présent été observées que dans le vivant. Telles sont la digestion, la sanguification, la nutrition, etc.

Sans vouloir examiner la question entre les

humoristes et les solidistes : même donnant franchement tort aux uns et aux autres, toutes les fois qu'ils prétendent à soutenir leurs systèmes exclusifs, je vais faire quelques réflexions sur l'ambiguité de la dénomination Mélanose, dans la vue d'exciter les Médecins observateurs à dissiper par une plus parfaite sémeiologie, la confusion nosologique à laquelle cette dénomination a donné lieu; et à jeter encore quelques lumières pathologiques, et même chimiques sur la diversité de ces fluides noirs ou noirâtres, que les malades si fréquemment rendent par le vomissement, ou par les selles. -- Encore aujourd'hui nous trouvons, dans les traités et histoires des maladies qu'on désigne sous le titre de maladies noires, la même versatilité de dénomination qu'on lit près d'Hippocrate *Atrabile, ou comme du sang noir.* Galien pourtant avait écrit son livre sur l'Atrabile dans la vue de faire cesser cette confusion. -- Malheureusement il y a mêlé trop d'obscurité, et d'erreur, à des vérités utiles; et c'est pourquoi il a échu dans son entreprise. -- Il en résulte pourtant, que de son temps on avait étendu une et la même dénomination à toutes les humeurs noires ou noirâtres, que les malades evacuent soit par en haut, soit par en bas; et Galien nous avertit, qu'encore jeune, il avait appris de son Précepteur Pelops les signes qui distiuguent l'Atrabile des autres excrétions noires; lesquels signes il avait ensuite constamment vérifiés en pratique.

Pour mieux faciliter la distinction de l'Atrabile des autres humeurs, Galien parle, une à une, de toutes les sortes d'excrétions qu'il soupçonne

qu'on pourrait confondre avec elle, soit à raison de la couleur, soit à raison de la saveur. Il commence par le sang noir et coagulé, qu'on rend par le vomissement ou par les selles, sans pourtant se dilater sur les signes qui le manifestent, et se reposant sur le seul phénomène de la coagulation, qu'il regarde comme pathognomique et exclusif. -- Il convient pourtant, que le sang passe quelquefois en état de fluidité, mais rouge, et alors, dit-il, on l'appèle non sang, mais bile rouge, pour non confesser l'évacuation du sang non coagulé : chose qui serait contraire à leurs principes. Sa confidence en la coagulation pour signe unique, et suffisant, l'a conduit à en négliger un autre, qui découvre le sang ainsi évacué plus sûrement que la coagulation même : c'est la couleur rouge, sanguine, dont il tache du linge ou du papier blanc qu'on y frotte. -- Outre cela, l'odeur cadavérique (1) qui en émane, manque bien rarement à en informer le nez.

---

(1) Cette odeur cadavérique pourrait nous mener à des éclaircissements sur l'indigestion par suspension des fonctions de l'estomac. -- Par la pure observation, sans avoir eu recours à quelque expériment qui aurait pu produire un état pathologique, je sais que la digestion, tant qu'elle va son train, corrige et détruit l'odeur cadavérique des matières animales corrompues, introduites dans l'estomac. Des chiennes allaient un peu loin, à des heures accoutumées, se gorger de la chair très-puante de cheval, qu'on leur distribuait, et retournées à leur chenil, vomissaient, par une action volontaire d'instinct, la chair devant leurs petits,

Galien observe, qu'il y a une autre humeur assez familièrement connue, qu'on pourrait confondre avec l'Atrabile, si pour la reconnaître on s'en tenait purement à la fluidité et à la saveur ; mais la couleur la décèle. C'est la bile ordinaire. Ceux qui la rendent par la bouche ne manquent jamais à la trouver amère. Elle n'est pas toujours bien jaune, mais souvent plus ou moins pâle, jamais noire. Plus décidément elle est jaune, plus elle est épaisse, et cela quelquefois jusques à ressembler à du jaune d'œuf. Telle est la bile, dit Galien, qui se génère dans les vaisseaux appropriés ; mais quand on l'évacue, elle est ordinairement mêlée avec plus ou moins de pituite, etc. -- Il se forme de plus *dans l'estomac* de la bile verde, couleur des feuilles de porreau ou de verd-gris, d'où on l'appèle porracée ou érugineuse. Elle a même quelquefois un œil bleuâtre, (1) mais aucune de ces liqueurs n'est susceptible de coagulation.

---

qui s'en nourrissaient, et alors je la trouvai presque sans odeur. Ayant ces bêtes à ma disposition, je me suis quelquefois amusé à retarder un peu l'entré des chiennes au chenil, et j'ai trouvé qu'ainsi la viande même la plus puante perdait entièrement l'odeur cadavérique. Il est donc clair, que lorsque en ces sortes d'hémorrhagies on vomit du sang coagulé, avec odeur cadavérique, l'estomac n'a point exercé sur lui les pouvoirs digestifs de la vitalité. -- Pourquoi ?

(1) Je tiens le vomissement d'une bile verde-claire et liquide, sur-tout si elle a une petite nuance bleuâtre, pour signe de considérable irritation de l'estomac ; et j'ai souvent vu de tels malades rendre par la bouche des vers vivans.

Galien parle encore d'une humeur noire, qui n'est ni sang ni Atrabile, qui s'évacue souvent par le vomissement, quelquefois par les selles, et qui ne se coagule point, pas même lorsqu'elle reste long-temps exposée à l'air. Elle paraît quelquefois acide, et quelquefois âpre à ceux qui la vomissent; et par-fois on n'y accuse aucune saveur ni acide, ni âpre, ni ce douceâtre qu'a le sang, ni l'amertume de la bile.

L'Atrabile, selon Galien, se distingue du sang noir, d'abord en ce qu'elle ne se coagule point; mais cette circonstance/qu'il appèle faculté, ne la distingue point de quelques autres matières noires également non coagulables, qu'on rend aussi par la bouche ou par les selles, et qui se reconnaissent mieux par leurs qualités sensibles, que par leurs facultés. Elles sont, comme il a été déjà dit, ou acides, ou âpres, ou purement fades et insipides; pendant que l'Atrabile ne manque jamais de se manifester pour humeur essentiellement bilieuse non-seulement à ceux qui la vomissent, par sa saveur, mais encore par son odeur appropriée à ceux qui se trouvent présents à l'occasion. -- Selon le même Auteur l'Atrabile provient de la bile jaune exaltée et recuite, et elle est plus pernicieuse et plus corrosive qu'aucune autre humeur dans le corps (1); précisément parce qu'elle doit son orignie à la dégénération de la

(1) Si je comprends bien ce passage de Galien, il entend dire, que l'Atrabile est plus âcre que tout ce qu'on trouve dans le corps soit secrétion, soit excrétion soit suc nutritif.

bile jaune, laquelle étant naturellement la plus âcre de toutes les secrétions, par cela même, venant d'être exaltée et recuite, doit réussir plus âcre que les autres humeurs, quand même elles seraient également exaltées et recuites. -- Avec tout cela Galien, en son commentaire sur les paroles d'Hippocrate, *Epid. l.* vj, semble acquiescer dans l'opinion de son Auteur, qui fait naitre la *bile jaune* de la graisse, et l'Atrabile du sang trop échauffé.

De tout ceci il me semble clair, que Galien avait connaissance distincte, et pratique des évacuations de *sang*, tant par le vomissement, que par les selles, tantôt fluide et rouge, tantôt noir et coagulé: qu'il avait encore connaissance de l'évacuation par les mêmes voies des *humeurs bilieuses* de couleur jaune, verde et bleuâtre, facilement reconnaissables, quand elles sortent par la bouche, à la couleur; sans parler de l'amertume commune à la bile de quelle couleur qu'elle soit. -- Il reconnaissait encore, plus à l'amertume qu'à la couleur, une autre humeur qui vient expulsée par les mêmes voies; et à cause de son amertume, indice de son origine, non moins qu'à cause de sa couleur, il l'appelait *Atrabile.*

Encore avait-il connaissance d'une quatrième sorte d'évacuation, qui n'était ni coagulée comme le sang, ni amère comme l'Atrabile. La saveur en est par-fois acide, par-fois âpre, et par-fois fade ou insipide. Salius *diversus*, si je ne me trompe pas, l'appèle *fœx sanguinis* (la lie du sang) mais la diversité des saveurs suffit pour nous assurer, qu'il y a entre ces fluides une diversité réelle.

J'ai vérifié dans le cours de ma pratique l'existence de toutes ces sortes d'évacuations ; mais mon intention actuelle n'est d'en parler que pour ce qui regarde la distinction entre le sang et l'Atrabile, qu'Hippocrate a eu l'air de confondre chaque fois qu'il dit *Atrabile, ou comme du sang noir ;* et spécialement en ce passage si souvent cité, qui se trouve vers la fin de son second livre *de Morbis.* Il y dit, que dans la Mélanose (Mélaina nousos) on vomit des matières noires (Mélaina) (1) qui ressemblent quelquefois à la lie de vin, quelquefois à du sang, quelquefois à du vin second (2), et quelquefois-même à l'encre de la sèiche.

Quelquefois elles sont acides comme du vinaigre ; quelquefois elles ressemblent à de la saumure (Sillon) (3) quelquefois à de l'eau

---

(1) Les traducteurs et les commentateurs usuellement interprêtent Mélaina *Bile noire*, V. Foës : Oecon : mais la parole *Bile* n'est pas exprimée dans l'original ; et le contexte semble l'exclure pérentoirement. Il paraît qu'Hippocrate n'entend pas ici parler de la bile noire exclusivement, mais en général de tous les états maladifs qu'à cause de la couleur noire ou obscure des matières rendues par le vomissement, il a arrangé sous le titre de maladies noires. — La Nosologie d'Hippocrate est bien inférieure à celles de De-Sauvages, etc. pour insuffisantes et embrouillées qu'elles soient.

(2) Vin du dernier pressurage, qui est plus chargé de matière colorante.

(3) Quelques-uns ont traduit *Sillon* par Salive. Il

d'Orge (Lapa), quelquefois à de la Bile pâle, ou verdâtre. Quand on rend par le vomissement des matières noires, sanguines, elles ont usuellement une odeur cadavérique, et impriment à la gorge et à la bouche un sentiment d'ardeur très vif. Cette matière agace les dents, et soulève en effervescence la terre sur laquelle elle tombe. -- C'est ainsi que je rends ce passage.

De-Sauvages a fait un genre de la *Melæna* (maladie noire) sous lequel il a arrangé comme espèces toutes les évacuations noirâtres, soit sanguines, soit bilieuses, etc., et cela sans beaucoup de précision, ni de critérion.

Il y a peu de praticiens qui n'aient vue la *Melæna hemorragica*, et il doit y en avoir bien peu qui l'aient méconnue.

Les taches visiblement rougeâtres, sanguines, que ces matières impriment toujours sur le linge, et leur odeur généralement cadavérique, en décèlent la nature aux yeux et au nez. -- Le nom de Melæna Splenetica que De-Sauvages donne à ces évacuations noires ou noirâtres, qui quelquefois impriment sur l'organe du goût une saveur acide ou âpre, et qui sont par-fois même fades et insipides, n'est pas toujours bien appliqué, et tient à une pathologie très-fautive. -- Des évacuations avec lesdites conditions de couleur et saveur ne sont pas extrêmement rares, surtout dans les maladies chroniques des viscères

---

me paraît que Lapa, ou Lapé, puisse s'appliquer à plusieurs choses insipides, ou à-peu-près, comme l'est la plante dite Lapathum.

du bas ventre, et quoique, selon mes observations, elles soient pour la plupart de très-mauvais augure, elles sont bien rarement accompagnées de ces accidents et angoisses terribles qui usuellement précèdent, et accompagnent les évacuations de sang coagulé, et même celles d'Atrabile.

J'ai eu occasion de voir trois cas où la matière évacuée tant par en bas, que par en haut, avait les caractères que d'après Galien, j'attribue à l'Atrabile. Deux de ces cas appartenaient à la fièvre tierce pernicieuse. -- L'autre, assez plus désésperé, avait du rapport avec plusieurs de ces cas que les anciens Médecins attribuaient à l'Atrabile. Le sujet en était un Officier Espagnol, que j'ai trouvé malade à mon arrivé à Gênes 1771. Je l'ai vu plusieurs fois avec le D. Rossini et le D. Gandini qui était son Médecin ordinaire. Il accusait principalement des douleurs lancinantes, déchirantes et térébrantes à la région épigastrique, qu'il attribuait à du poison, qu'il soupçonnait lui avoir été administré en Espagne. Ces douleurs se calmaient souvent à un certain degré, si on faisait une compression un peu forte sur l'estomac. - Il rendait de tems à tems, et presque habituellement, des matières noirâtres par la bouche, et par les selles; sans qu'on y ait jamais pu trouver aucune trace de sang. Il disait sentir ces matières à la bouche d'une amertume très-dégoûtante, et les selles étaient constamment bien fétides, mais sans odeur cadavéreuse. J'ai observé qu'elles étaient d'autant plus fétides qu'elles étaient plus noires et plus liquides. -- Le malade, qui était exténué à un degré épouvantable

et qui avait la jaunisse assez foncée, ou, si l'on veut, noire, ne tarda pas à succomber.

A l'ouverture du cadavre nous trouvames une tumeur, qu'on aurait pu appeler cancéreuse, à l'estomac proche le Pylore, avec une plaie dont la surface était très-inégale, et pour ainsi m'exprimer, en lambeaux. Cette tumeur intéressait les parties voisines, particulièrement le foie et le pancreas, et embrassait les conduits biliaires. Le vescicule de fiel était étendu par quelques onces d'une bile noire, un peu verdâtre, qui donnait au linge une teinte entre le verd foncé et le jaune sale. Les veines hépatiques dans le voisinage étaient pleines, comme injectées. d'une semblable liqueur. Dans l'estomac il y avait quelques restes semblables aux matières qu'il était accoutumé à rendre par vomissement. Les intestins étaient à-peu-près vuides, mais décolorés çà et là par des lividités.

Des deux cas qui appartenaient à la fièvre intermittente pernicieuse, l'un n'était pas sous mes soins immediats, et je n'en ai vu que ce qui suffisait à m'en faire reconnaître la nature. J'étais moi-même l'objet de l'autre, et je vais en parler brièvement.

Bien-tôt après avoir pris le grade de Bachelier en Médecine à Montpellier j'entrepris un voyage aux Iles Baleariques, et étant à Port Mahon une après-dinée dans le mois d'avril 1769, je fus saisi d'une perfrigération en sortant d'une longue promenade que j'avais faite, pour herboriser. vers les bords les plus internes du port : lieu infâme par la facilité avec laquelle on y attrappe des fièvres intermittentes. -- Le frisson, avec tremblement considérable, et quelques angoisses de

tems-à-tems, avait duré deux ou trois heures, quand il survint un vomissement par lequel je rendis des matières fort-amères, âcres et noirâtres. Peu de minutes après le vomissement, j'ai eu par les selles une évacuation pâteuse, noirâtre et très-fétide. -- J'avais pris pour sujet de ma thèse pour le degré de Bachelier, les fièvres intermittentes, et je les avais assez méditées pour comprendre actuellement, qne j'avais à essuyer une pernicieuse Atrabiliaire; et pour me flatter en mêmetems, qu'avec le secours d'une bonne quantité de kina, je saurais me mettre à l'abri d'un second accès. -- En attendant j'étais mal à mon aise, quoique le frisson eût commencé à remettre de sa violence après le vomissement. Au bout de deux heures la nausée revint avec de grandes angoisses, et je vomis de nouveau des matières amères, et il me parut qu'entre elles il passait des portions solides d'un volume non indifférent. Ce vomissement fut bien-tôt suivi d'une évacuation par en bas, avec sentiment d'ardeur cousidérable.

Dès que j'étais un peu reposé, je voulus examiner ce que je venais de rendre en vomissant, et je trouvai dans le bassin des morceaux assez gros d'une substance qui ressemblait à de la gélée de Cassis, dont les débris présentés à la lumière d'une chandelle, avaient la demi-transparence de l'Aloes lucide. Je m'assurai d'abord que ce n'était pas du sang, par la tache jaune que ces débris laissèrent snr du papier blanc, que j'y frottai. -- Puis je me fis montrer les matières que j'avais passées par en bas, et je les vis assez semblables à du goudron, et même plus luisantes. Je fis ensuite remettre les deux

vases pour les examiner plus à mon aise après l'accès.

Au bout de deux heures autre vomissement semblable au précédent, et une selle encore cuisante. -- Ensuite plus de vomissement ; mais les évacuations par les selles continuèrent copieuses et très-régulières de deux en deux heures. jusques à huit en tout. -- Ce fut après le second vomissement que la chaleur commença à se bien développer, et elle se fit ensuite très-ardente. Alors je me mis à boire copieusement l'Anti-émétique de Rivière delayé ; mais la sueur ne se montra fixe, qu'au bout de quinze heures d'accès, et l'accès ne fut vraiment en déclinaison, jusques après la dernière évacuation par selle.

Quoique dans la vigueur de ma jeunesse, et d'un tempérament à toute épreuve, cet accès m'avait réduit à un degré de faiblesse épouvantable. -- A peine fus-je persuadé qu'il était à son déclin, que j'avalai six gros de kina en une fois, et je continuai à en prendre un de trois en trois heures jusques à ce que la période tertiane fut passée. En attendant, j'examinai soigneusement les vases que j'avais fait mettre à part après le second vomissement. La matière plus solide et gélatiniforme. qui avait passé par le vomissement, s'était liquifiée avec les fluides qui l'avaient accompagnée, et le tout ensemble présentait l'apparence d'un caffè chargé, dans lequel on aurait dissout de la gomme pour l'épaissir. Le goût y trouvait l'amertume de la bile, avec une dégénération qui la rendait encore plus désagréable. Elle donnait au papier blanc une teinte jaune un peu verdâtre et brunâtre, telle qu'on

voit par-fois sur quelques parties de l'écorce des Pommes-grénates; mais sans ombre de rouge ni tant que les taches étaient humides, ni après qu'elles étaient seches. -- Les excréments étaient comme je l'ai dit, semblables à du goudron; mais plus luisants, et même plus noirs: fétides si, mais sans odeur cadavéreuse, et ne montrant par leurs taches pas la moindre trace de rougeâtre.

Je suis loin de prétendre, que la bile dégénérée et devenue Atrabile fût cause de la maladie en aucun de ces cas; mais sans doute elle l'était d'une partie respectable des symptômes. Comment est-ce que cette dégradation se fait dans le corps? Je n'en sais rien. Est-ce la nature specifique de la contagion qui génère l'Atrabile dans ces sortes de fièvres pernicieuses? Est-ce la prédisposition des individus qui en sont attaqués? -- La pratique avait enseigné à Hippocrate, et à Galien, que les causes de quelques fièvres au moins semblaient exercer leur puissance singulièrement sur la bile, ou sur les organes qui sont destinés à sa séparation. Les Médecins observateurs postérieurs ont confirmé le fait, et ont remarqué, que le miasme des fièvres intermittentes en général ait cet effet. -- Il est très-probable que ce miasme varie en degré d'intensité non-seulement en divers pays, mais même dans un et le même pays; et c'est voilà très-probablement une des causes de la diversité qui existe entre les intermittentes les plus bénignes, et les pernicieuses. Une autre circonstance probablement nécessaire à la production de l'intermittente pernicieuse atrabilaire est une certaine

prédisposition du sujet. - En quoi consiste cette prédisposition ? Occupe-t-elle exclusivement les solides, ou bien les fluides, ou dans les cas qu'elle influence le système de manière à le rendre susceptible du miasme maricageux, ou autre, générateur des fièvres intermittentes, occupe-t-elle en commun tant les fluides, que les solides ? et posé que telle soit la vérité, par quel des deux a-t-elle commencé à exister ? -- Quand les affections mentales excitent brusquement des maladies prononcées, est-ce les solides ou les fluides qui sont les premiers à en recevoir l'impression ?

La résolution de ces problèmes, fût-elle possible, nous éclaircirait sur les prétentions physiologiques et pathologiques des Humoristes et des Solidistes ; mais je pense que nous sommes encore loin de pouvoir les résoudre d'une manière satisfactoire. Quant aux solides, c. a. d. aux organes secrétoires, ce n'est ni la Chimie, ni la Méchanique, mais la seule observation sur le vivant. qui nous a fait entrevoir, que ces organes déconcertés par un état maladif peuvent fournir des secrétions imparfaites ou vicieuses, lors-même que les humeurs qui en administrent les matières sont saines avant que d'arriver aux organes.

Du côté des humeurs nous entrevoyons, que tant qu'elles circulent, elles peuvent être altérées en deux manières. Elles peuvent être changées foncièrement en leur essence et qualités chimiques ; mais alors elles cessent d'être les mêmes humeurs, et il serait difficile à concevoir qu'une telle altération puisse exister dans les humeurs en général, ou même dans la seule masse de

sang, sans éteindre la vie. -- Les humeurs en circulation peuvent encore être altérées par le simple mélange des substances hétérogènes qu'elles charrient, et cette espèce d'altération semble être beaucoup plus commune que la précédente.

La Chimie, pour ce que j'en sais, n'a fait que commencer à jeter quelques lumières sur ces circonstances et modifications du sang : lumières qui quoique appartenantes proprement à la Chimie des laboratoires, non à la vitalité, ne sont pas inutiles en tant qu'elles nous laissent entrevoir par quelle manière certains medicaments peuvent, comme causes perceptibles, contribuer à produire dans le traitement de quelques maladies les changements que nous sommes accoutumés à voir suivre leur exhibition. Par cela non-seulement elle a rassuré et confirmé les Médecins dans l'usage de plusieurs bons remèdes, mais leur a enseigné à y substituer des autres, ou plus directement utiles, ou plus faciles à se procurer.

La Chimie très-riche en connaissances utiles à la société en général, en a qui sont utiles au Médecin dans ses études de la vitalité; mais en leur état présent elles ne le sont pas toutes. Tout le travail qu'on a prodigué jusqu'à présent dans l'attente d'appliquer les lois de la Chimie à la vitalité, et à l'explication de ses phénomènes, n'a rendu aucun fruit. -- Il faut observer les phénomènes de la vitalité, et en étudier les lois là où elle existe et agit. Ces phénomènes sont plus marqués, et leurs variations sont plus considérables dans les vivans, à mesure que ceux-ci semblent approcher plus à la perfection, comme dans les mammaires, et spécialement dans l'homme,

qui non-seulement est l'objet le plus digne de nos occupations scientifiques, mais l'unique sur lequel s'exercent nos opérations pratiques.

M. Baumes a très-bien saisi ce que j'ai voulu dire, quand par négligence j'ai écrit *sostrum* à la place de *symbolum* dans la pénultième page de mon histoire du Sédiment? -- *Utilimus* à la place *d'Ultimus*, dans la première page est une erreur typographique.

Majolica est un terme à-peu-près équivalent à *Fayence*, et exprime une terre fine; mais moins que la porcelaine.

Mattisi a daté sa dédication à Pise, j'en ai conclu qu'il y exerçait la Médecine, et je l'ai en conséquence appelé Médecin Pisan. Actuellement j'observe que dans sa préface il indique en quelque sorte son pays natal: *Nostros Batavos.* Si pourtant je voudrais m'en tenir lourdement à la lettre, je pourrais croire, que Mattisi était Grec, ou bien qu'Actuarius fut né à Bruges, puisque Mattisi l'appèle *Noster Actuarius.*

Je n'avais aucune connaissance de l'édition du Mémoire de Janus Plancus, publiée en 1756; mais quand même je l'aurais eue entre les mains, je n'aurais pas moins dit, malgré Zimmermann et les Médecins Allemands rédacteurs des commentaires de Leipsik, que les taches bleues que l'urine du malade de Plancus imprimait aux linceuls, ne provenait point des urinales de cuivre.

Quant à la personne de Janus Plancus, je vois qu'il se souscrit et s'imprime Plancus, et il me suffit d'avoir indiqué son ouvrage d'une manière suffisamment reconnaissable. J'ai connu des Italiens

ses élèves, qui l'appelaient Janus Plancus, et parfois Giano Planco. Or mieux instruit, je sais que son véritable nom était Bianchi. -- Il paraît que je suis destiné à être en arrière de connaissances de cette espèce; puisque j'avais suivi un cours presque entier d'Anatomie du célèbre Albinus, avant de savoir que son véritable nom était Weiss (en italien Bianchi) mais je ne pense pas avoir pour cela moins profité de ses leçons.

M. Baumes a dit dans ses annales cliniques pour 1809 pag. 366, que je ne suis point éclairci par l'observation sur le genre de tumeurs qu'il appèle Charbons; parce que je les appèle indistinctement Anthrax; l'Anthrax, étant selon lui, une tumeur essentiellement inflammatoire pendant que la tumeur des charbons est essentiellement gangreneuse.

Je confesse, que je ne comprends pas quelle distinction M. Baumes veut mettre entre Charbon et Anthrax (1), ni puis-je convenir qu'aucune tumeur que je reconnais pour Charbon ou Anthrax soit essentiellement ni en aucun sens inflammatoire, si toutefois M. Baumes me permet de distinguer à l'exemple de Celse, etc., etc., entre la tumeur qui constitue l'Anthrax et les chairs voisines. -- Si la balle de plomb restée dans les chairs, qui s'enflamment ensuite et suppurent, n'est pas une tumeur inflammatoire, j'insiste qu'aucune tumeur qui mérite le nom d'An-

---

(1) Charbon en français, Carbo en Latin, Anthrax en Grec sont trois noms pour la même chose, et se traduisent reciproquement l'un par l'autre.

thrax n'est inflammatoire, et ne va jamais en suppuration. -- Il est bien vrai, que dans les cas qui ne sont pas de la dernière malignité, l'irritation produite par l'escarre de la tumeur charbonnée excite dans les chairs voisines un état inflammatoire (pyogénitique) suivi d'une suppuration, qui aide à détacher l'escarre.

J'ai observé plusieurs fois ces phénomènes, et leur progrès, dans l'Anthrax Narbonnais, ou des Pelletiers. Des autres les ont observés dans le Charbon pestilentiel. - La pratique régulière dès long-tems traite ces cas en appliquant sur les tumeurs charbonnées, sur les Anthrax proprement dites, quelque cautère potentiel, comme du Nitrate d'argent fondu. Rarement se sert-on aujourd'hui dans ces cas du cautère actuel. A l'entour du Charbon, sur les chairs dans lesquelles l'état inflammatoire (pyogénétique) se développe, on applique des médicamens, dits suppuratifs, un peu animés. Tant d'excellens auteurs ont détaillé les raisons pratiques de ce traitement, que c'est inutile que je m'en occupe.

Si M. Baumes eût eu connaissance de ce que j'ai dit de ces tumeurs gangreneuses, que j'appèle indistinctement Charbon ou Anthrax, dans les annotations qui suivent mon histoire de l'épidémie de Gênes 1806, il aurait compris, que j'ai vu de ces tumeurs, et qu'elles ont été un objet de mes méditations. -- Pour des Anthrax essentiellement inflammatoires, M. Baumes a tout droit de dire qu'à leur égard je ne suis point éclairci par l'observation.

COUP-D'ŒIL RAPIDE

Sur les sources des Sciences.

On a cru proférer un apophtegme quand on a dit que la véritable connaissance est la connaissance des causes; mais si l'on entend les causes réelles en dernier ressort, ce n'est qu'un sophisme. Les causes de cet ordre échappent à nos perceptions, puisqu'elles ne sont ni directement, ni indirectement objets de nos sens.

Nous connaissons seulement un ordre inférieur de causes que nous appelons secondaires ou perceptibles (1), et qui ne sont de fait qu'effets d'autres causes auxquelles notre indagation ne peut pas arriver.

Voyant ces effets, ou causes secondaires perceptibles de différens ordres, et retraçant leurs chaînons jusques où nos moyens le permettent, nous concluons qu'il reste toujours au-delà de

---

(1) Quand nous ne connaissons pas la manière dont une cause agit, nous ne sommes pas surs qu'elle agit comme cause; et alors il serait plus exact dire antécédent et subséquent que cause et effet.

nos recherches une autre cause. -- Le supposant, et devant y référer les phénomènes et effets dont nous avons connaissance, nous y appliquons, par convenance et par nécessité, un nom arbitraire, mais distinctif.

Je pense bien qu'en dernière analyse il n'existe qu'une seule cause, qui est inscrutable sans l'aide de la révélation; mais celle-ci est incommensurable avec la science humaine, de laquelle exclusivement j'entends m'entretenir ici; et avec le Philantrope Comte de Rumford je limiterai mes recherches aux objets utiles, et qui ne sont pas au-delà des bornes de l'entendement humain.

Nous n'avons dans l'extension de la nature d'autre source pour puiser cette science, si ce n'est dans l'observation de trois ordres de phénomènes, ou effets, qui sont assez distincts l'un de l'autre pour nous autoriser à supposer qu'il y ait pour chaque ordre une cause appropriée et spécifique. Nous donnons à ces causes supposées les noms respectifs de Gravité, Affinité et Vitalité, et nous faisons de chaque ordre l'objet d'une étude ou science particulière que quelques-uns distinguent par les respectives dénominations de Physique, Chimie et Médecine.

Présupposée une cause, un agent, les effets qui en résultent seront Action, Motion et Mutation ou Change. De ceux-ci naissent tous les phénomènes de la nature. Dans nos *conceptions* nous regardons l'action comme génératrice de la motion, et celle-ci comme productrice de la mutation successivement; mais à nos *perceptions* elles commencent toutes ensemble au même instant, puisque l'Action n'est pas plutôt com-

mencée, que la Motion l'est aussi, et avec elle la Mutation qui l'accompagne nécessairement. -Nous ne pouvons nous former une idée d'Action, de Motion ou de Mutation, si ce n'est d'autant qu'elles ont la matière pour sujet.

La matière se considère sous deux aspects, celui d'inertie fixe, et celui de mobilité (1), aspects si différens entre eux, qu'on les a considérés comme deux natures. On regarde la matière en motion comme symbole de la vie, et symbole de la mort dans son état d'inertie fixe. -- Sans la motion de la matière il n'y aurait qu'une pure éternité sans tems. -- Le tems n'a commencé qu'avec la motion de la matière. Celle-ci mesure le tems, et en est mesurée réciproquement .... Mais ces vérités sont trop généralement connues pour mériter que j'en poursuive la considération plus loin.

Avec les personnes instruites j'ai connaissance de trois distinctes sortes de motion qui pour moi sont spécifiques, sans causes extrinsèques perceptibles, et régies chacune selon ses lois appropriées, incommunicables. -- Nous assignons *mentalement* ces trois sortes de motion à trois causes connues seulement par leurs effets perceptibles, et auxquelles nous avons (comme je l'ai déjà dit) appliqué par convenance les noms de Gravité, Affinité et Vitalité (2). Nous nous

---

(1) La matière en repos et la matière en mouvement.

(2) Il semble que la vitalité préside à deux différentes sortes de motion qu'on a divisées en or-

exerçons à en calculer les lois sur les effets et phénomènes sensibles, et nous réussissons à l'égard de chaque corps de ces lois à proportion du nombre et de l'exactitude de nos observations des phénomènes qui sont de leur ressort respectif.

Je considère la Gravité, l'Affinité et la Vitalité comme les racines de trois grands arbres de science humaine. -- Nos observations sur les phénomènes et effets de la gravité sont les plus exactes et les plus complettes ; aussi est-elle la base d'un système connu par des phénomènes et des effets dont on a vérifié les lois, et auxquels nous appliquons avec certitude nos mesures et nos calculs (1).

---

ganiques (autrement dites spontanées) et volontaires. On en aura un jour une division plus précise. Ici j'ai plus spécialement en vue les mouvemens organiques.

(1) L'exactitude gît dans les nombres et les lignes. Les sciences ne peuvent être exactes qu'autant qu'elles en admettent l'application.

L'approximation est sur la généralité des pointes le *ne plus ultra* de la Médecine. Pitcairn abuse de cette vérité pour rendre suspecte une profession qu'il ne cessait pas pourtant d'exercer. -- Cette approximation, loin d'être une pure conjecture faite à l'hasard, est une espèce de calcul mental basé sur des phénomènes perceptibles et donnés. C'est à-peu-près ainsi que d'après l'apparence sensible du ciel, des vents etc., on juge du tems qu'il va faire. On ne peut pas être sûr s'il pleuvra, ou non, avant le soir ; mais nous avons une approxima-

L'affinité est la base d'un autre système qui a ses phénomènes et ses lois péculières, à la connaissance desquelles les Priestly et les Lavoisier nous ont ouvert un chemin lumineux, et leurs dignes successeurs ne cessent point de faire des pas rapides vers la perfection de ce qui a été si heureusement commencé.

La vitalité est la base du troisième système de science. La versatilité apparente de ses phénomènes, et effets, en rend l'observation et la contemplation embarrassante, rebutante, et difficile tant, que jusques à présent le nombre des Médecins qui s'y sont appliqués avec méthode et assiduité, est bien modique; et nos connaissances de ses lois sont en proportion modiques. On peut pourtant espérer avec certitude, que les lois spéciales des phénomènes de

---

tion à la certitude, qui suffit pour nous décider à nous embarrasser d'un parapluie, ou non. -- Ce n'est pas uniquement pour prendre des indications en thérapeutique, ou pour fixer les doses des médicamens; mais même pour déterminer la quantité de notre nourriture journalière que nous sommes réduits à nous en tenir à l'approximation. Heureusement, et c'est à quoi Pitcairn ne faisait pas assez d'attention, il y a la flexibilité de nos organes; il y a ce Principe Vital, ou, selon Galien, cette *Natura corpus gubernans quæ omnia pro salute animalis agit*, qui tient la balance à la main, et quand nous excédons un peu de côté ou d'autre, corrige l'aberration. -- Avec cela pourtant il faut se fier le moins possible à la correction, et esquiver l'aberration.

la vitalité seront de plus en plus manifestées et reconnues, à mesure que ces phénomènes et effets seront plus exactement observés, médités, comparés, et analysés. -- Nos progrès dans la connaissance des lois de la vitalité sont d'autant plus arriérés que les Médecins, qui par profession devraient s'en occuper avec toutes leurs forces, les ont cherchés dans les phénomènes de la gravité, ou dans ceux de l'affinité, où certainement elles n'étaient pas. -- Une autre considération qui aide à rendre raison du retard et de la difficulté du perfectionnement de nos connaissances des lois de la Vitalité, en proportion au progrès qu'ont fait les autres sciences, nait de ce que nous ne pouvons guères espérer d'acquérir des éclaircissemens relatifs à ses phénomènes que par la seule observation (1), pendant que dans des semblables recherches sur les phénomènes de la Gravité et de l'Affinité, nous avons en l'expériment (2) un guide non moins

---

(1) *Voir* n'est pas *observer*. *Observer* implique *voir* et *analyser*.

(2) Ce nouvel organe de Bacon est presque inutile dans la physiologie et la pathologie; à cause de la difficulté qu'on rencontre lorsqu'on veut l'appliquer spécialement aux hommes. Il a fallu pour tenter des expérimens, recourir à des animaux d'une classe inférieure, et plus on s'éloigne de l'homme, mieux nos expériments réussissent; mais aussi, dans la même gradation, moins le Médecin peut compter sur eux quand il veut en appliquer les résultats à l'homme. -- Cela nonobstant, on ne peut disconvenir des éclaircissemens très-considérables que

expéditif que sûr. -- Le calcul par lignes et nombres est rarement, ou jamais, applicable

---

la science médicale doit à l'Anatomie et Physiologie comparée, qu'il y a moins d'un siècle étaient si peu de chose, et qui actuellement ont acquis une splendeur éclatante. -- Il est fâcheux que pour cultiver dignement cette branche il faut des talens si rares. -- L'Angleterre pleure encore son HUNTER. Puisse la France conserver long-tems son CUVIER! De tels Savans ne se remplacent pas facilement.

Le progrès qu'on a fait dans la science de la vitalité par le secours de l'anatomie comparée, me semble toujours appartenir bien plus à la Physiologie qu'à la Pathologie. Celle-ci pourtant est, à mon avis, l'ame de la science quant à son utilité, et le plus sûr guide du Médecin lorsqu'au lit du malade il décide de la vie ou de la mort. C'est pourtant sûr ce point que nous sommes le plus en défaut, et nous le sommes à un degré déplorable. — Si les Professeurs en les Écoles Cliniques fussent obligés chacun à publier par la voie de l'impression, au moins tous les ans, quelques histoires sincères des maladies observées, et des phénomènes pathologiques qui les accompagnent, suivies de l'exposition des lésions organiques, ou autres variations trouvées à l'ouverture des respectifs cadavres, nous pourrions espérer d'acquérir une masse d'observations pathologiques fidèles, qui nous aideraient efficacement dans nos efforts de faire approcher cette branche de science à ce degré de perfection dont elle est capable. -- Je n'ignore aucunement que même une telle collection serait toujours incomplette; et je vois que l'on a dit bien de choses, quelques-unes avec, quelques-unes sans raison, sur la méfiance avec

aux fonctions de la vitalité. De-là le manque de démonstration (1) et je doute même si nous pouvons nous vanter de l'appui de l'Induction Vérulamien. Nous sommes, à bien peu de choses près, contraints de nous abandonner aux analogies, aux déductions, aux conclusions plausibles, et aux présomptions, dont le meilleur fruit est l'approximation.

Entre toutes ces difficultés nous avons néan-

---

laquelle on doit regarder les phénomènes qu'on observe dans les cadavres; mais avec tout cela je ne puis pas douter que le Médecin doué du vrai talent de sa profession ne tirerait de telles histoires des connaissances très-utiles, bien que ce ne serait que des *approximations* à la certitude.

(1) Je n'appelle démonstration que cette certitude infaillible qui résulte des lignes, et des nombres. Je pense que la rigide démonstration ne peut avoir lieu à l'égard d'aucun objet, d'aucune proposition, à laquelle on ne peut pas les appliquer; parce que nous ne connaissons pas avec assez de précision les objets, auxquels nous ne pouvons appliquer ni les lignes ni les nombres, pour pouvoir les comparer avec exactitude à des autres objets connus. — C'est-là probablement pourquoi les *langues des sciences* sont si souvent malfaites; et si celle de la Médecine est la plus malfaite de toutes, c'est parce que nos connaissances des lois de la vitalité sont si indistinctes, si éloignées de la démonstration. — La démonstration aux sens, dite oculaire, est faillible comme le sont tous nos sens; nous sommes pourtant quelquefois obligés à y prêter foi, spécialement lorsqu'il s'agit des idées simples.

moins appris, que les actions des trois pouvoirs qui sont désignés sous les noms de Gravité, Affinité et Vitalité, ou bien les effets de ces trois sortes de motion se contrastent par-fois les uns avec les autres, et se controlent réciproquement, de manière que l'affinité entre les limites de son domaine spécial semble subjuguer et presque annuler les effets de la gravité, pendant que de son côté la vitalité, là où elle règne, subjugue et exclut à-peu-près tant l'action de l'affinité, que celle de la gravité (1). -- Dans les connais-

---

(1) Bien entendu que ce pouvoir préservatif, dont la vitalité est douée, a ses limites. Il y a des forces méchaniques, et chimiques, auxquelles la vitalité ne saurait résister. -- Il serait à mon idée une entreprise intéressante, et utile, que de former un tableau, par approximation, des proportions de la résistance de la vitalité aux diverses puissances qui l'attaquent.

Je conviens qu'en rigueur les deux actions de la gravité et de l'affinité s'exercent souvent sur la même portion de matière. Je suis encore persuadé qu'en des certaines circonstances l'action de la vitalité s'exerce *simultanément* avec les deux autres sur la même portion de matière; mais je suis aussi persuadé que ces trois actions sont toujours distinctes entre elles, et qu'elles agissent chacune selon ses propres lois exclusivement. Admettant l'oxigénation du sang dans les poumons par la respiration, je la regarde comme une partie seule de la sanguification (mieux comme une appendice) et comme une opération, à part le méchanisme, aucunement diverse de l'oxydation du sang hors du corps par le contact de l'air. -- Le

sances fondamentales des lois de ces trois pouvoirs, il y a une gradation analogue à ces exclusions; mais en sens inverse. Je m'explique. On peut être bien au fait des lois de la gravité sans rien savoir de celles de l'affinité, ni de celles de la vitalité. Le Chimiste ne peut pas se pas er de la connaissance des lois de la gravité, mais il n'a que faire de celles de la vitalité. Le Médecin enfin, dont l'objet professional est la vitalité, ne peut pas se passer de la connaissance des lois d'affinité, ni de celle des lois de la gravité.

Si le physicien, si le chimiste ne peuvent point asseoir leurs systèmes sur la vitalité, comment se peut-il que le Médecin entreprenne à bâtir son système de vitalité, en expliquer les phénomènes, et en établir les lois sur celles de

---

pus, selon quelques observations récentes, et des déductions probables, rentrant en circulation par la résorption, ne produit, que bien rarement, l'état héctique, au-moins qu'il ne provienne d'une ulcération qui a communiqué avec l'air libre. — Pour rendre raison de cette différence, on suppose que le pus ne produise point les accidents héctiques, au-moins qu'il ne soit suroxygéné, ce qui arrive difficilement sans le contact de l'air atmosphérique.

Si le fait est vrai, je dirai toujours que la génération du pus est une opération de la vitalité exclusivement, moyennant l'action des vaisseaux vivans; mais que son oxydation est une opération chimique, qui a lieu dans la cavité de l'abcès, tout comme elle aurait lieu dans un verre.

la gravité, ou sur celles de l'affinité (1)? -- Ce n'est pas que je veuille que le Médecin cherche à connaître et développer l'essence de la vitalité. Je sais trop bien que ce serait pour lui du tems perdu. -- Ce qu'à mon gré doit l'occuper, c'est le soin d'observer les phénomènes et les mutations qu'on doit regarder comme effets de la vitalité, et tenir compte de leur succession, des causes perceptibles qui les produisent, et des signes qui les précèdent ou les accompagnent.

Quiconque est bien au fait de l'état actuel de la Médecine, sait que jusques aujourd'hui elle ne peut pas se vanter de posséder un système soutenable. Elle peut déployer des beaux lambeaux de doctrine, mais ce ne sont que *disjecta membra* sans corps et sans connexion. Elle est beaucoup moins riche par ses connaissances foncières et intrinsèques, physiologiques, et pathologiques, que heureuse par l'application pratique des résultats de ses observations détachées. – Peut-être devrait elle dans son état présent se contenter d'exercer auprès des lits des malades ce que Barthéz appellait l'EMPIRISME RAISONNÉ, sans pour cela cesser de contempler dans le cabinet les phénomènes de la vitalité (2), sous tous les

(1) Ne pourrait-on pas dire qu'il y a dans l'homme vivant un laboratoire de chimie, un atelier de méchanique, et une troisième puissance continuellement occupée à les déranger tous deux à son gré ; ou même à renchérir quelquefois sur leurs travaux ?

(2) C'est le conseil que Hippocrate nous a laissé dans un passage au commencement de son

points possibles, les comparer entre eux, et en-même-tems avec les autres phénomènes de la Nature, et tâcher par-là d'accroître les fonds de nos connaissances de ces lois spécifiques qui gouvernent la physique des vivans. C'est, je le crois, seulement et exclusivement par de telles exercitations de nos talens que nous pouvons espérer de nous rapprocher à un système de Médecine digne de nous et de l'objet qui nous occupe. -- Il faut examiner tout, analyser tout avec la plus énergique exactitude, et ne tirer des conclusions qu'avec la plus grande réserve. - Généralement on s'empresse trop de passer du cabinet au lit du malade : de la spéculation à la pratique. Le chemin est périlleux, et plusieurs s'y sont perdus.

---

livre usuellement dit *Præceptiones*, mais plus justement *Avis préliminaire*, passage toujours lourdement traduit, le dictionnaire à la main, par des hommes incapables de le bien saisir, et qui dans son véritable sens témoigne à quel degré de perfection ce Médecin avait porté l'Idéologie deux mille ans avant les Lockes et les Condillacs.

A Gênes, ce 14 février 1810.